

# *Semences*

Numéro 1 - Mai 2006

**« Amis, la terre est pauvre, il nous faut semer abondamment  
Pour que nous soient accordées de riches moissons.**

**Novalis, Grains de pollen**



*Statue de Hölderlin à Tübingen, décembre 2005*

**Participent à ce numéro:**

***Auxeméry, Rodolphe Christin, Joël Cornuault,***

***Walter Helmut Fritz, Laurent Margantin***

# **SOMMAIRE**

## **1. Articles**

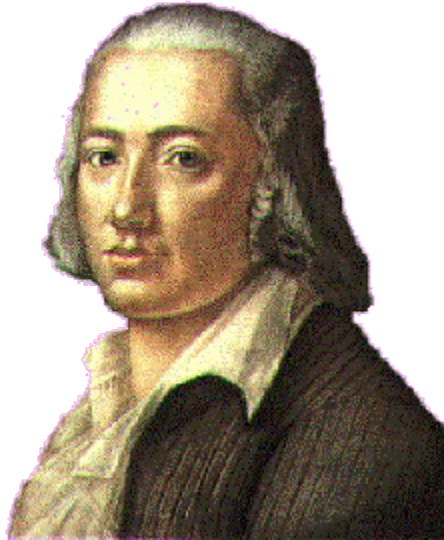
- **Hölderlin, la poésie en action – Laurent Margantin**
- **Voyager au-delà - Rodolphe Christin**
- **Trois fois les oiseaux - Joël Cornuault**

## **2. Poésie**

- **Poèmes – Walter Helmut Fritz**
- **à l'Engadine, au miroir - Auxeméry**
- **Körner – Laurent Margantin**

## **3. Parutions**

## *Essais*



### **HÖLDERLIN, LA POÉSIE EN ACTION**

Laurent Margantin

*« Agir, agir, voilà notre raison d'être ici-bas ». Ce mot d'ordre, prononcé par le philosophe Fichte qui se référait constamment à la Révolution française dans ses premiers écrits, comment fut-il transposé en poésie par l'un de ses fervents auditeurs à Iéna, Friedrich Hölderlin ? Bien loin de l'image du poète réfugié dans sa tour de Tübingen, le parcours et l'œuvre ici redéployés nous invitent à penser l'écriture poétique comme une activité tendant à inaugurer une histoire collective.*

Le culte dont Hölderlin est l'objet à Tübingen m'a toujours paru suspect. Lorsque j'y vivais, je me rendais rarement à la tour au bord du Neckar. Elle me fascinait bien sûr, mais je me tenais à distance de toutes les commémorations, du rituel des hommages universitaires qui font du lieu une petite niche bien chaude pour la logorrhée poétique ou « poétologique » contemporaine. Uhland – poète bien moins important par ailleurs – a peut-être eu plus de chance: sa maison a été détruite par la seule bombe lancée sur la ville à la fin de la seconde guerre mondiale.

Je me dis que cette tour, aussi belle et évocatrice puisse-t-elle être, a figé l'œuvre du

poète dans cette image d'un homme seul, vivant la seconde moitié de sa vie à l'écart de tout et de tous. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que cette image ait si puissamment marqué la poésie française depuis une soixante d'années, paralysant celle-ci du même coup dans une « religion de la poésie » qu'a eue sans aucun doute raison de dénoncer Henri Meschonnic il y a peu. Mais n'a-t-on pas raison d'adorer, de vouer un culte à la poésie ? On voudrait répondre de façon positive, si la poésie en question à l'époque où nous parlons était véritable activité. Or, en vénérant le Hölderlin ermite de la tour, c'est bien une poésie épuisée qu'on choisit d'adorer, quand avant celle-ci des poèmes puissants comme des fleuves furent écrits par le même homme. Il n'est pas innocent qu'on veuille voir dans les « poèmes de la folie » l'aboutissement des grands hymnes et de la trajectoire hölderlinienne: à travers cette perspective, c'est bien au fond de l'évolution de la poésie moderne dont il s'agit, toute tendue qu'elle est vers ce qu'on pourrait appeler le « non-agir poétique » (sous les dehors de l'activité la plus frénétique: « printemps de la poésie », festivals de toute sorte, agitation culturelle à tous les étages).

Sans doute Hölderlin s'est-il rêvé lui-même ermite, après qu'il eut perdu tout espoir de changement radical de la société allemande au tournant du dix-neuvième siècle. Seul, anéanti par la disparition de Suzette Gontard, trahi par les siens, il renonça sans aucun doute à ses rêves de révolution souabe, qu'il partageait depuis le Stift avec son ami Isaac von Sinclair. Mais comment gommer cette jeunesse emportée par l'enthousiasme jacobin ? Le 14 juillet 1793, un dimanche, Hölderlin, Hegel et Schelling plantent solennellement sur la rive du Neckar un arbre de la Liberté. Ils font partie d'un réseau dense et vivant de partisans de la Révolution française et bientôt de Bonaparte. Pierre Bertaux<sup>1</sup> a reconstruit magnifiquement cette histoire, volontairement ignorée par les germanistes allemands, sans oublier les philosophes, Heidegger compris.

Tous se tiennent au courant semaine après semaine des événements européens, lisant les journaux, se faisant passer des lettres de Souabes en exil à Paris, et l'on retrouve de nombreuses traces de ces lectures dans *Hypérion* et les poèmes de Hölderlin. Ceci nous ramène d'ailleurs à la Grèce, qui, dans les oeuvres du poète, est tout sauf une Antiquité de pacotille comme elle pouvait l'être dans le classicisme allemand. La portée de ce retour à la Grèce est essentiellement politique, à même la poésie qui la sert à un niveau supérieur. Bertaux cite les *Mémoires* de Laure Permon, évoquant le Paris révolutionnaire: « On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent, et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte; il fallait bien dîner en commun à Paris. Bien heureux d'avoir esquivé le brouet ! Lycurgue enseignait à brûler les châteaux.

---

<sup>1</sup> Voir sa biographie du poète, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Gallimard.

Les artistes, les gens de lettres ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens, habillés tout à fait à la grecque, marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous le portique des intérêts sérieux de l'Etat. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient en hochant la tête, et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains, même les jeunes, le mieux qu'ils pouvaient. Et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois fous, ils étaient trois cents au moins. A la fin de 1794, l'école de David, celle d'un autre peintre encore, s'habillèrent à la grecque ou à la Romaine ». Qu'on s'imagine Hölderlin suivant de près cette actualité qui se déroule à quelques centaines de kilomètres de là, et l'on comprendra que le jeune homme ait assez vite conçu sa poésie comme une activité participant d'une nouvelle ère politique, au même titre que la peinture, la musique ou la philosophie. Ecrire un poème est un acte, ou n'est rien. Malgré la profusion de poèmes, nous sommes aujourd'hui dans le néant poétique, parce que des écrivains bien cotés à la Bourse littéraire sont capables de condamner les « grandes idées », sous prétexte que celles-ci « ont mené à de grands mensonges »<sup>2</sup>. Or pas de poésie ni de roman sans grandes idées, et Hölderlin en avait quelques-unes, « symphilosophant » volontiers avec son condisciple Hegel. Raison pour laquelle il nous laisse une œuvre, et non des truismes.

C'est donc la Grèce qui revient, plutôt qu'on revient à la Grèce. Elle est partout, de l'art à la politique, en passant par la guerre. Hölderlin ne donne pas le nom de Diotima à Suzette, elle *est* Diotima. Les philosophes et les poètes allemands ont pour mission de fonder une nouvelle société, comme le firent autrefois les penseurs grecs. Il y va de ce que Schiller appelle à la même époque une « éducation esthétique de l'homme ». On se rend alors compte, une fois plongé dans cette époque par la lecture de Hölderlin et d'autres, qu'il importe finalement peu qu'il y ait des « auteurs » lorsque cette visée plus haute manque cruellement, et que les auteurs en question s'en glorifient même.

Avec d'autres, Heidegger a fait du poète le chantre du pays natal, alors qu'à travers son culte du monde grec Hölderlin visait la fondation d'une nouvelle république au sein de laquelle les poètes auraient eu leur place. La Grèce n'est pas en arrière, pas à la source, mais en avant, vers l'aval du fleuve. C'est un pays et une république qui restent à inventer, et non pas un modèle qu'il s'agit d'imiter. Que les républicains modernes, prônant un retour à des règles et des lois surannées, cessent de nous assommer avec leurs rêves de Restauration. Pour Hölderlin qui fit l'expérience de la ferveur insurrectionnelle de son époque, l'idéal républicain est fondamentalement révolutionnaire, il se réalise au jour le

---

<sup>2</sup> Entretien avec Marie Darrieussecq, Le Monde, 8-9 janvier 2006. On peut lire encore ces propos, « générationnels » sans doute: « Heureusement que Sartre est mort, qu'est-ce qu'il m'aurait fait chier celui-là ! Nous, nous sommes des gens sans école ». Malgré cela, on apprend que la tâche de cette nouvelle génération est « de sauver l'Histoire » !

jour, dans l'innovation quotidienne, dans l'entremêlement des voix et des époques, comme si tous les désirs humains qui font l'histoire confluaient dans un espace et un temps limités, avec une intensité extrême. Deux cents ans plus tard, les tenants de la république ressemblent aux conservateurs de l'époque Biedermeier, habiles à ramener l'art à une occupation individuelle, à l'un des nombreux divertissements avec lesquels les démocraties actuelles se mettent elles-mêmes en scène comme des modèles de liberté et de « jouissance sans entraves ».

Cette ferveur politique à l'œuvre dans la poésie de Hölderlin, qu'elle se manifeste plus clairement dans des poèmes consacrés à Rousseau ou à la « fête de la paix » (écrite en hommage à la paix de Lunéville du 9 février 1801), il est facile de la recouvrir en se concentrant sur la thématique du « retour au pays », pour finalement enfermer de nouveau le poète dans sa tour et le laisser inaugurer une poétique des bouts de papier à laquelle la poésie moderne ne cesse de payer son tribut. L'idéal qui alimente pourtant chaque œuvre de la grande période est bien celui de l'harmonie entre les hommes, harmonie qui prend souvent la forme d'un chœur conciliant toutes les voix disparates d'un monde en conflit. En 1801, Hölderlin évoque dans une lettre à Karl Gock la « paix qui se prépare », écrivant: « Que doive l'emporter une quelconque forme, opinion et affirmation, cela ne me semble pas l'essentiel de ses dons. Mais que l'égoïsme sous toutes ses formes va céder à l'autorité sacrée de l'amour et de la bonté, que l'esprit commun régnera partout et en tout, et que le cœur allemand sous ce climat, sous la bénédiction de cette paix nouvelle, s'épanouira enfin et sans bruit, comme la nature en croissance, déploiera ses secrètes et immenses forces, voilà ce que je pense, ce que je vois et ce que je crois, voilà ce qui me permet de regarder avec sérénité vers la seconde moitié de ma vie ». On sait ce qu'il advint de ce rêve, et du rêveur dans la seconde moitié de sa vie justement. Mais on ne peut s'empêcher de penser que seule cette puissance onirique permet et justifie l'exercice de la poésie, que celle-ci ne peut être action qu'à condition de s'affirmer comme désir d'un monde plus développé sur le plan des valeurs énoncées par Hölderlin, « amour et bonté »; le poète allant, au-delà des dieux grecs, jusqu'à chanter Marie (*A une Madone*), symbole de cette grâce capable d'éveiller l'âme humaine à la beauté de la vie.

Singulier panthéon d'ailleurs que celui de Hölderlin, où le Christ et Dionysos mêlent leurs traits. Lors d'un premier voyage hors de la Souabe, en juin 1788, le jeune poète qui visite les jardins baroques du château de Schwetzingen admire surtout la mosquée turque. Syncrétisme affirmé de cette poésie qui dénote encore aujourd'hui ! Où l'on voit que la vision poétique capte et rend l'unité primordiale de toutes choses, refusant la dissociation et le morcellement des êtres. Tâche politique encore, en vue d'une

réconciliation des imaginaires humains qui s'expriment dans les religions et les croyances les plus diverses. Il faut lire Hölderlin comme un formidable acteur du temps de la Révolution française. L'enfermer dans la légende de la folie, c'était mettre la poésie au cachot – pour longtemps.

(Texte paru dans la *Quinzaine littéraire*, février 2006)



*Mosquée de Schwetzingen*

## VOYAGER AU-DELÀ

Rodolphe Christin

Voyager pour le plaisir n'est pas donné à tous. Le voyageur vient d'Occident, contrairement au migrant qui remonte plutôt vers le Nord ou trace vers l'Ouest, en provenance du Sud ou de l'Est. Le touriste est un produit des pays développés, comme le voyageur que je traque, qui tente de son côté de ne pas être un produit.

Y parvient-il ? Pas facile. Il essaie.

Détours, départs, retours.

Diagonales et parallèles.

Entrées et lignes de fuite.

Il s'efforce de sortir des images préfabriquées qui circulent et nous dressent le portrait du monde dit « réel ». Il sait que la réalité est une construction sociale. Ses acteurs dominants se sont d'ailleurs dotés d'outils particulièrement efficaces, au nom de travaux dits « d'ingénierie sociale », souvent plus économiques que sociaux. Ainsi le management du monde étend ses méthodologies, il modélise les espaces et les esprits, domestique le sauvage, dresse l'insoumis, développe les indigènes au nom de la « civilisation » et du « progrès ».

A défaut, il éradique, sans scrupule, toujours au nom du progrès et du développement, de la croissance matérielle des sociétés et des comptes en banque.

Il reste au voyageur qui cherche à reconquérir son autonomie intellectuelle et spirituelle quelques endroits parmi les plus reculés, au risque de l'isolement.

Des îles de marginalité créatrice naissent aussi au cœur du système, existant dans une relative autonomie autour d'énergies alternatives. Celles-ci, feux portants dans le brouillard, attirent l'attention de l'explorateur sociétal, voyageur interstitiel de la post-modernité, inventeur dès aujourd'hui de mondes vivement à venir.

Ce voyageur-ci ne craint pas l'échec, sait-il seulement qu'échouer est possible ? Il paraît, pourtant. Lorsqu'il s'échoue, il éclate de rire, comme ce piroguier brésilien de l'Oyapock, surpris par un banc de sable. Un agréable compagnon de voyage.



Lorsqu'il réussit, il ne s'en aperçoit guère. Le voyageur constate, tire ses enseignements, refuse l'engorgement du glorieux. Il connaît trop la précarité des choses.

Le voyageur dont je parle comprend que d'autres vivent heureux avec moins, que la pauvreté n'est en aucun cas assimilable à la misère, que l'autonomie, tant socio-économique que psychologique, est un trésor aujourd'hui d'une grande rareté.

L'autonomie se distingue de l'autarcie par un fait essentiel : elle assure l'indépendance mais ne rompt pas les liens ; elle est une situation où les choix demeurent possibles, en toute lucidité. L'autonome admet les obligations lorsque celles-ci ne le soumettent pas à des logiques qui ne sont pas les siennes. L'autonomie permet de résister à la domination, toute domination cherchant à anéantir, y compris en douceur, le degré d'indépendance des sujets. Au nom de la croissance, le monde entier est devenu une affaire qu'il est devenu nécessaire, paraît-il, de gérer au mieux, au détriment de l'autonomie culturelle et socio-économique des sociétés, au détriment des équilibres écologiques aussi.

Mais qui sort de chez lui s'aperçoit rapidement que les bénéfices ne sont pas diffusés de manière identique, selon qu'on se trouve au Brésil ou en Floride. Ce constat établi, notre voyageur en fera un deuxième, troublant : on ne rit pas davantage en Floride qu'au Brésil, comme si la joie de vivre n'allait pas forcément avec le contenu du porte-monnaie. Finalement, le « développement » ne s'attache pas avec la même force aux différents aspects de nos existences. Argent et joie ne sont pas réductibles l'un à l'autre. Les choses dites sérieuses ne poussent pas toujours à la rigolade !

Présent dans toutes les têtes, le développement frappe derrière les dents et fait se délier les langues. Il nourrit des espoirs de richesse et d'argent, il tourne les envies vers la consommation, c'est-à-dire le pouvoir d'acheter ce dont nous n'avons pas besoin, mais qui nous rassure en nous rendant conformes les uns aux autres. Il justifie la construction d'infrastructures, car nous avons grand besoin de construire pièce par pièce notre décor, et d'aménager jusqu'aux quatre coins de la terre un univers rendu malléable par l'usage généralisé de la technologie.

Le développement nous fait tracer des routes et imaginer des embouteillages. Il nous rend plus rapide et nous coince dans nos véhicules. Il nous dote d'objets à poser sur la télévision et nous permet de nous empiler les uns sur les autres dans des tours qui nous séparent de terre sans nous porter au ciel. Dommage.

Il justifie la mainmise de l'Occident sur l'ensemble du monde, en donnant bonne conscience aux missionnaires du progrès et de la croissance infinie. Infinie tels ces dieux encore mal finis émergés de la révolution industrielle.

« Développement » : à force d'être utilisé, le mot s'est naturalisé. Un mythe va

toujours de soi, il ne porte plus à l'interrogation. Devenu vérité universelle, le développement est une messe bonne pour tous y compris pour les malheureux et les arriérés qui, nés trop tôt ou ailleurs, n'auraient pas dégusté ses bienfaits.

Naturalisé, je disais. Le voici incrusté dans la pierre, gravé au burin des écoles de commerce sur les tables de la loi économique et sociale. Impossible de le mettre en doute sans passer pour un rétrograde, un réfractaire au progrès, à la sainte croissance, l'un de ces fous prônant, au nom de valeurs écologiques et sociales forcément décalées, une socio-économie pour tous plutôt que pour quelques-uns. Et, qui plus est, respectueuse de ce qu'on appelle l'environnement, favorable au développement spirituel de chacun, selon ses dispositions.

Les mots sont lâchés, tels des chiens de tête de l'idéologie dominante : développement – croissance – progrès. Trio d'enfer de la modernité tous azimuts, pièces maîtresses du rouleau compresseur occidental qui, pour atténuer les contestations qu'il provoque à défaut de réduire son empreinte écologique, s'est attribué l'adjectif de « durable » dans l'espoir de devenir adoptable par tous. Tous sans exception car le bonheur, c'est bien connu, ne peut inspirer que le consensus. Adjectif magique que celui de *durable*, puisqu'il est capable à lui seul de transformer le plomb en or -et le *hard* en *soft*.

Mais cessons ce mauvais esprit de voyageur léger et futile, épris d'altérité, en quête d'autres modes de vie, ici et ailleurs. Espérons que ce « concept », malgré tout, parvienne à inspirer quelques soucis socio-écologistes au plus grand nombre. Et que de nouvelles formes de développement émergent de consciences occidentales enfin déployées à l'échelle de l'humain et du non humain.

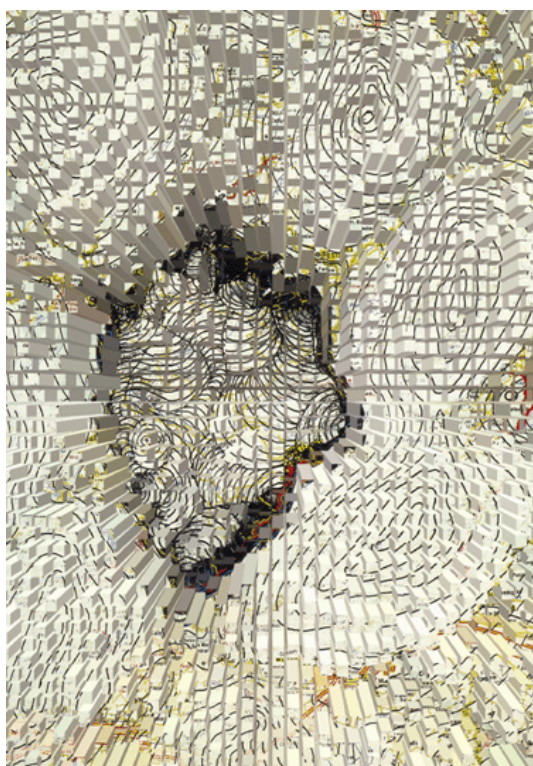
Si un autre monde est possible, alors doit l'être un autre développement, un développement qui ne cherche pas une mainmise totale sur tout et sur tous, et qui sache trouver dans la sobriété, tant économique qu'énergétique, une plus grande liberté d'esprit et de mouvement. Pour cela, il semble nécessaire de reprendre possession de notre temps, en clamant les vertus d'une certaine lenteur, et d'une certaine vacuité pour atteindre la plénitude qui nous manque. Etre en plénitude revient à reprendre conscience que la finalité de l'existence est le maintien de la vie, le plus joyeusement possible, et cette vie se déploie mieux, c'est-à-dire plus heureusement, quand elle se sait, se sent, reliée avec l'ensemble du monde, humain et non humain. Ainsi chacun pourra prétendre être personnellement développé, avec au fond de lui un espace grand ouvert.

Dès lors la solitude n'est plus possible car l'on ne s'éprouve plus séparé mais allié avec le reste du monde, d'où la montée en altitude d'un respect sans borne, pour tous.

Voici ce que pourrait être une conscience réellement développée, telle la corolle

d'une fleur déployée au grand soleil de l'amour universel, qui fondamentalement n'a rien à voir avec une sentimentalité attachée, sirupeuse et versatile. Bon voyage.

(D'après *Anatomie de l'évasion*, Homnisphères, 2005. Voir aussi, du même auteur, *Déraisons du monde*, ACL, 2005.)



*Michael Lukas*

## TROIS FOIS LES OISEAUX

Joël Cornuault

### L'aire du jardin, automne 2004

Ils ne semblent pas s'être aperçu que la maison était de nouveau habitée. Passereaux, grasses pies, tourterelles venues de Turquie traversent, très bas sous les branches, l'espace du jardin. Au pied du grand chêne, j'ai pu longuement observer, calotte rouge et capeline mordorée, le pic-vert, tandis que s'ébrouaient plus loin une pincée de merles. Je crois que le camarade pic-vert s'est réveillé ce matin dans la peau d'une poule. Les pies, elles, me ressemblent trop pour que je les aime ; toujours à se plaindre, incapables de se mériter l'amour – ce ne sont que des coqs, oui, des coqs noirs et blancs.

Fantaisie du brouillard à la japonaise et soudain, l'ami rouge de gorge apparaît ; son cri gentil sur une longue liane de la canopée dont les feuilles commencent à se flétrir – en janvier, le gel en brisera les dernières miettes restées sur le sol.

Depuis plusieurs jours, quel accueil ! ils étaient tous là dès l'ouverture des volets. Ils ne semblent pas nous tenir rigueur d'avoir tisonné leur domaine ; dans les branchages coupés, ils trouvent la glane nécessaire. Si j'interprète correctement ses mouvements nerveux dans le pommier bas, le merle n'apprécie guère que la tourterelle fasse son marché de brindilles dans les parages.

Leur voix n'en paraît que plus forte et leur gosier contenir d'inépuisables réserves de notes jetées à la face de l'univers sans se soucier d'un résultat. Il est d'autant plus réussi.

La canopée est une volière sans portes ni barreaux, mais je me demande quel tribut les chats vont exiger à cette marmaille volante.

Le givre scintille un long moment dans le pré en léger surplomb. Par milliers, des toiles d'araignées argentées révèlent leurs fils à la vue avant de s'absenter dans la clandestinité du jour.

Sort la vieille paysanne d'à-côté.

Elle a passé un tricot à larges bandes horizontales par-dessus des couches de linge en nombre indéterminé, et une jupe qui découvre le genou. Elle trotte les mains dans le dos, puis s'appuie contre son mur au soleil frais, buvant la lumière.

## **Lorsque nous avons emménagé en ces lieux...**

Lorsque nous avons emménagé en ces lieux, deux idoles figuraient curieusement dans le jardin ; une statuette d'Anne la sainte et le buste d'un Bouddha aux oreilles longues.

La statuette d'Anne est ligotée entre les repousses tentaculaires de la canopée à deux mètres du sol ; son socle en faux marbre, à moitié broyé, s'est incrusté dans le bois. Le visage du Bouddha, mussé sous une étroite tente de verdure, est érodé, comme son petit chignon. Sa loge est cependant plus confortable que celle d'Anne, prisonnière de l'hydre végétal ; elle fait penser à une grotte en miniature, bien dans le ton, somme toute, de la minéralité prononcée de ce jardin. Moussu, bosselé, torsadé, le tronc de la canopée grisâtre en ces jours d'hiver se compare aux magnifiques pierres levées des compositions zen.

J'ignore tout de la carrière d'Anne aux mains jointes et je m'entends bien avec le Bouddha souriant. Nous ne dérangerons pas les deux idoles – isolées des regards, elles suivront leur destin d'Orient et d'Occident parallèles, sous le gel, le brouillard et les chaleurs excessives de l'été. Peut-être même survivront-elles à notre passage sur ce site.

Les branches nues du cerisier et du pommier se détachent contre les bambous qui palissadent le fond du jardin sur la petite terrasse.

La neige, venant de l'est (à l'ouest l'océan, au sud les Pyrénées, à l'est le Limousin) parvient aux marches du Périgord.

Chaque journée se compare à un voyage, l'abrégé d'une vie – la neige fond dès que tombée.

## **Un trompe- l'oreille**

Je bricolais dehors, ce 26 décembre, dans un silence gelé lorsque, me rapprochant de la maison, je crus entendre des chants d'oiseaux *de l'autre côté de la fenêtre*. Leurs voix résonnaient, combien intrigantes, de l'intérieur au lieu de venir du jardin. Je poussai la porte et entendis un concert aussi emballant que complètement déplacé, vu le lieu et, aussi bien, la saison. Plus disert encore, plus complexe, que celui des jeunes hirondelles qui s'étaient laissées enfermer dans le grenier, l'été dernier. De quelle source, une fois ce genre d'hypothèse écarté, pouvaient provenir les chants ?

Nadine venait de s'éclipser en laissant simplement tourner l'enregistrement de la « Petite encyclopédie des oiseaux des jardins » que nous venions d'acquérir. Pendant

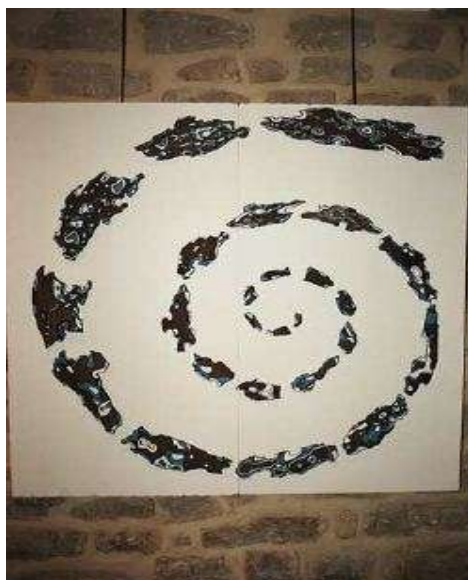
plusieurs instants, j'avais été le jouet, du point de vue sonore, d'une illusion comparable à celle que produisent, pour la peinture, certains tableaux de Magritte – surtout *L'Empire de la lumière*, quand le ciel reste d'un impossible bleu clair en pleine nuit. En l'espèce, le dedans avait pris la place du dehors.

Bien que les effets du mirage sonore, d'une vraisemblance parfaite, se fussent trop tôt dissipés à mon goût, je n'éprouvai aucun sentiment de frustration. Les chants montés de l'appareil se répandaient, s'étageaient en différents plans, occupaient le volume entier de la maison-buisson, de la maison-forêt, de la maison-nature. Je n'eus qu'à m'abandonner à leur écoute.

Ils étaient perchés partout, dans l'escalier, sur les appliques ; ils s'agrippaient aux pierres, rectifiant de leur présence l'architecture *enchantée* ; les poutres redevenaient, sans requérir un grand effort d'imagination, des branches, et ils se cachaient joyeux parmi leurs feuilles, sautillaient parmi les gourmands qui avaient poussé au bois sec des armoires.

Mon ravissement était décuplé par une idée – je ne peux en concevoir d'autre – que Nadine furtive m'avait volontairement fait ce présent en organisant ce délicat *trompe-l'oreille*.

Ah, mes amis, quelle reverdie soudain entre les vieux murs !



*Spirale, atelier géopoétique de Bruxelles*

Du même auteur:

Vient de paraître aux éditions Pierre Mainard, *Souvent nous cheminons...*

# Poésie

## Poèmes

Walter Helmut Fritz

Ce que je connais

Le lieu où je travaille,  
la maison, la rue, les arbres,  
l'arrêt du bus,  
les environs,  
un kilomètre carré,  
les visages de la veille,  
de la semaine passée -

avec quelques autres choses,  
c'est ce que je connais.  
Crois connaître.

Car je ne suis  
déjà plus sûr de les connaître.

Sinon comment  
pourrais-je m'expliquer  
que je désire toujours revoir  
ce que j'ai vu si souvent ?

Avide,  
avec une curiosité croissante.

## En lisant les carnets philosophiques de Léonard

J' ai lu  
que la cloche  
conserve en elle  
le tintement.

Que l'oeil  
conserve en lui  
les images du corps lumineux.

Que des prolongations sont possibles  
au-delà des choses.

Que la preuve ne vaut rien  
sans preuve du contraire.

Que le soleil  
n' a jamais vu  
aucune ombre.

Que les âmes sont issues  
du soleil.

Que la Lune est dense et lourde,  
dense et lourde.

Que l'effet participe  
de la cause.

Que l'air est rempli  
de nombreuses lignes droites.



## Fenêtre

Obscurité dehors,  
puis clarté.

Un chemin rocailleux  
qui mène à la mer.

L'eau  
comme un corps.

Etendue, qui soudain  
s'ennuage d'oiseaux.

À travers des phrases,  
nous voyons dehors.

Traduction: Laurent Margantin

## à l'Engadine, au miroir...

Auxeméry

à l'Engadine, au miroir  
glace & feu

au lac de ciel, à l'œil d'eau pure

en route vers l'aurore de tous les matins –

au bout de l'escalade, *reposer le rocher* :

le soleil à l'aplomb

la griffe d'ombre  
dans le cœur

le fauve en sommeil  
là devant

& la morsure de son regard,  
le cobra

hampe dressée –

& cracher la tête du serpent, l'ayant tranchée

& ravalier les flammes qui de soi telles sources jaillissent –

*sans doute sous le masque l'animal  
a-t-il dévoré la face de qui je fus*

*sans doute l'animal s'est-il plu à devenir  
ce dieu dont la mâchoire sanglante rit*

## KÖRNER

Laurent Margantin

Donc te revoilà, vieux Körner, mort bêtement.

*Les fascistes,  
qu'on leur coupe la tête, et qu'on jette  
ce tas de cheveux dans un sac,  
und **raus damit**, pas de compromis*

avec toi les choses allaient vite,  
toi qui faisais du droit à coup de marteau,

*le Bürgerliches Gesetzbuch<sup>3</sup>,  
un des plus beaux ouvrages que je connaisse, tout se tient ensemble,  
tout est pensé et pesé, une solide architecture  
(je ne suis pas sûr de bien te traduire, pardonne-moi)*

marchant de long en large, s'asseyant un instant  
sur le coin d'une table  
(un jour d'été tu avais défait tes chaussures  
et conversais avec nous pieds nus,  
un autre jour tu t'amusais à faire ton cours  
les lunettes posées à l'envers sur le nez – *ein Phänomen*).

Klaus Körner, 1942-1998,  
ayant fui un jour l'Allemagne de l'est pour  
s'établir à Stuttgart, juriste mais  
n'ayant que méfiance pour le corps des juristes,  
recueilli dans cette école de formation professionnelle  
où il donnait ses cours depuis des années,

---

<sup>3</sup> Equivalent du Code civil en France

toujours les mêmes, mais modulées selon l'humeur,  
et avec l'inspiration toujours.

Körner, ton cœur n'a pas tenu,  
ton enthousiasme et ta rage  
(plus le café et la cigarette) t'ont perdu.

Un samedi soir : *je vais m'asseoir*  
*dans le fauteuil pour digérer tranquillement*, pensait-il  
– il se lève et s'écroule, mort  
(sa femme et sa fille ont bien appelé  
les urgences, mais il était trop tard).

*Keine Brocken kotzen*, disait Körner fâché  
de nous entendre répondre à ces questions  
sans construire une phrase,  
ce qui sans les k allemands pourrait se traduire par :  
*Ne vomissez pas des morceaux*

– mais à présent, *sprachlos* et *fassungslos*  
nous regardons le trou où on t'enfoncé,

riant encore de tes bonnes blagues  
dans la lumière de septembre et le vent  
qui soulève les branches des peupliers,

et le jour précédent, les yeux éclairés  
par la lumière d'orage bleue et noire, celle  
qui perce au loin, contemplant l'horizon  
depuis le château de Heidelberg, les variations  
soudaines sur la façade rose ouverte sur le vide

*vide si clair, si pur*

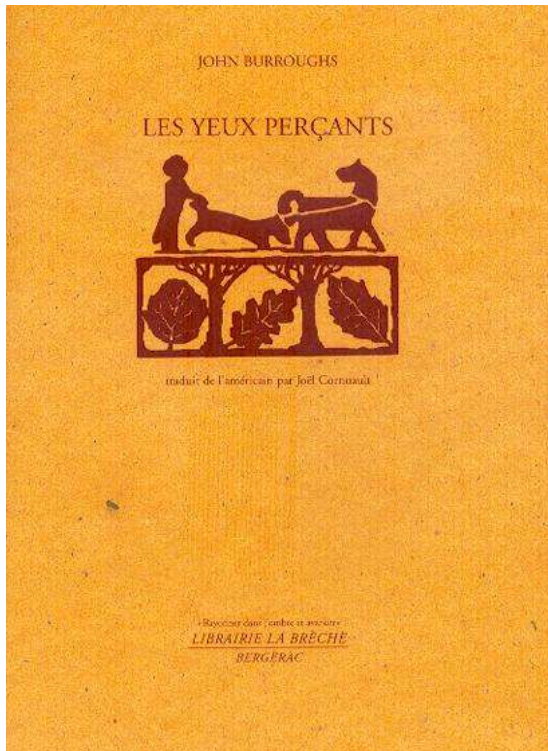
la lumière encore, *wie von Göttern gesandt*

pensant à toi comme à un homme debout  
dans la lumière et le vent, embrassant l'espace.



*Tombe d'Ernst Bloch, Tübingen*

**Vient de paraître:**



A lire sur le site de la librairie la Brèche:

*Nos éditions ont été les premières à faire circuler en France un essai de l'écrivain-naturaliste américain John Burroughs : Construire sa maison (repris et complété depuis par les éditions Premières pierres). Auteur prolifique, John Burroughs (1837-1921) est l'inventeur de " l'écrit de nature " et fut de son temps aussi populaire que Henry David Thoreau et John Muir.*

*John Burroughs, Construire sa maison, éditions Premières pierres, traduit de l'américain par Joël Cornuault : 13,50 euros*

*John Burroughs, Les Yeux perçants, traduit de l'américain par Joël Cornuault, Librairie La Brèche : 6,80 euros*

<http://librairielabreche.com/bur.htm>